

Psychologies magazine – septembre 2010

Journal d'une psy de campagne

Y aurait-il des « psys des villes » et des « psys des champs » ? Jocelyne Poussant, psychothérapeute et analyste dans un village auvergnat, nous a invités à venir nous faire une idée sur la question. Reportage.

Hélène Fresnel
Sommaire

- * Le poids des secrets
- * Trois métiers en un

Des prés, des champs, des torrents, des brassées de boutons-d'or, de coquelicots au bord d'une route serpentine, et la Loire à perte de vue... À cinq heures et demie de train puis de voiture de Paris, les huit cent trente et un habitants de Saint-Vincent, en Haute-Loire, vivent en pleine nature. Le village auvergnat a beau surplomber un paysage idyllique, sa gare est déserte. D'ailleurs, le train ne passe plus que deux fois par semaine. Huit cent trente et un, c'est trop peu de voyageurs potentiels, pas assez de trafic.

Ici, les clichés les plus romanesques collent à la réalité : mutisme, hostilité à peine masquée envers les « étrangers », curiosité vis-à-vis des faits et gestes des voisins, querelles ancestrales entre familles, passions, magie, sorcellerie... « Les poupées sont percées d'épingles dans les cuisines », chuchote un habitant. Les malades vont se faire soigner chez le médecin après un petit détour par le « rhabilleur » (le guérisseur). Mais depuis quelque temps, les habitudes changent : ils sont de plus en plus nombreux à aller voir « la psy ». En cachette. Officiellement, peu de monde la connaît. Et il faut avoir envie d'arriver chez elle. Un sentier de terre, des chiens qui aboient derrière des portails en bois clair verrouillés, et des visages fermés. « Jocelyne qui ? » « Désolé. » « Ça ne me dit rien. »

Après quelques virages surgit, enfin, la maison. C'est une bâtisse en pierre un peu excentrée. Le cabinet est au rez-de-chaussée. Il est midi. Jocelyne Poussant, 49 ans, douce blonde aux yeux bleus, est en séance. La troisième depuis ce matin. Il y en aura au moins neuf, d'une durée de quarante-cinq minutes chacune (trente minutes pour les enfants). Ses journées démarrent à 9 heures et s'achèvent vers 21 heures. Elle reçoit neuf ou dix patients par jour. Un rythme effréné chèrement acquis, après quatre années d'exercice : « Au début, personne ne venait me voir. C'était terrible. J'attendais seule toute la journée. Je souffrais d'un double handicap : l'image du psy chez qui ne vont que les fous, et celle d'une "étrangère". Je suis arrivée ici par hasard, après avoir pas mal vadrouillé... J'ai toujours aimé découvrir de nouveaux endroits. Petit à petit, je me suis fait accepter. »

Dans la salle d'attente exigüe, une dame, blonde, la quarantaine ronde joliment fatiguée, sursaute à mon arrivée. La discrétion est théoriquement garantie. Normalement, les patients ne se voient jamais. Rien à voir avec une grande ville, dans laquelle les « analysants » se croisent et discutent même parfois en attendant leur tour. Eux sont protégés par l'anonymat urbain. Tandis qu'à Saint-Vincent, le qu'en-dira-t-on, les rumeurs tétanisent les esprits. D'ailleurs, la plupart de ceux qui sont suivis en analyse ou en thérapie viennent de trente, quarante, soixante-dix kilomètres à la ronde. Rien de tel que l'éloignement géographique pour s'affranchir des potins.

Le poids des secrets Une pratique spécifique

Jocelyne Poussant pratique surtout des thérapies analytiques : ses patients lui demandent de traiter des problèmes spécifiques afin de se redresser le plus vite possible. Ils sont assis face à elle ou à côté. « Ceux qui veulent fumer ont un cendrier à leur disposition. » Et elle n'hésite pas à parler de sa vie à ses patients si elle en voit l'utilité : on est loin des approches strictement freudienne et lacanienne. Elle se définit comme « reichienne », s'inspirant des théories du psychiatre et psychanalyste austro-américain Wilhelm Reich (1897-1957). La thérapie psychocorporelle qu'il a créée propose de retrouver l'accès à ses émotions et à ses sensations en dénouant, par la parole et différents exercices physiques, les tensions neuromusculaires emmagasinées depuis notre naissance.

Marianne, sosie gouailleur et anxieux d'Annie Girardot période seventies, fait exception à la règle. Elle est originaire du village. Elle sort de son rendez-vous, cigarette au bec. D'emblée, elle explique : « J'ai vraiment hésité à venir ici. Je me disais qu'"on" allait dire que j'étais bonne pour Sainte-Marie, l'asile psychiatrique de la région. Mais je ne regrette rien. Je viens depuis un an et tout va mieux. Si vous saviez le nombre de fils à la patte que j'ai abandonnés grâce à cette thérapie. Ce qui me plaît dans ces séances, c'est que je ne suis pas seule : nous discutons. »

Des éclats de voix passent la barrière des volets : une conversation. Pas de monologue ni de silence trop prolongé. Jocelyne Poussant parle beaucoup avec ses patients, leur demande de l'appeler par son prénom : « Je fuis le transfert comme la peste. Je ne veux pas me mettre dans une position de maître. J'écoute et nous avançons ensemble. »

Elle pratique peu d'analyses et beaucoup de thérapies. Elle doit « soigner vite et bien, assure-t-elle, et régler les problèmes généralement, en trois ou quatre séances. Les cures dépassent rarement quelques mois ». Pour s'occuper du village et de ses environs, elle est entourée de deux médecins de campagne qui lui envoient régulièrement des patients. Tous trois travaillent en équipe, s'appellent pour discuter des cas qu'ils suivent. Christine Butez est l'un des membres du trio. La trentaine énergique et débordée, elle enchaîne quarante à cinquante consultations quotidiennes : « Ce qui pèse ici, ce sont les secrets, constate-t-elle. Comme tout se sait, personne ne parle, ne se confie. Et au bout d'un moment, la Cocotte-Minute explose. Il est difficile pour beaucoup d'accepter l'idée d'aller voir Jocelyne. Mais quand ils s'aperçoivent que les médicaments ne servent à rien, que leurs symptômes ne bougent pas, que leurs sensations d'étouffement, d'oppression, leurs insomnies ne partent pas, ils se rendent à l'évidence et utilisent la carte de visite que je leur ai glissée dans la main. »
Trois métiers en un

Les fardeaux croupissent au fond des coeurs. Premier motif de souffrances psychiques mentionné par les médecins et la psychothérapeute, les violences et abus sexuels : « Le plus souvent, les aveux surgissent bien après les faits, à l'âge adulte. » Mais pas uniquement. Jocelyne Poussant s'occupe aussi de plusieurs petits patients pour lesquels la thérapie s'étale sur plusieurs années.

Armand, 7 ans, vient tous les quinze jours avec sa grand-mère, Marie, depuis trois ans. « Il était brisé, confie celle-ci. En arrivant à sa première séance, il s'est mis à genoux devant Jocelyne en disant simplement : "Pitié, madame !" » Il y a quelques mois, la psychothérapeute a dû aller défendre la cause du petit garçon à l'école : ses enseignants estimaient que c'était un

enfant « difficile » qu'il fallait placer dans un autre établissement. « Quand je suis intervenue en racontant ce qu'il avait subi, se souvient-elle, les yeux des responsables de l'Éducation nationale se sont baissés. "On ne savait pas", ont-ils murmuré. Évidemment, après, tout s'est arrangé pour lui. »

Faute de médecins, de personnels chargés d'encadrement social et psychologique dans la région, la psy a appris à jongler avec des tâches qui n'ont parfois rien à voir avec la vie psychique : « Comme nous manquons de tout ici, j'ai intégré la polyvalence. Je fais aussi office d'assistante sociale, d'écrivain public, et dernièrement de Pôle emploi ! Car la question du travail prend de plus en plus de place sur mon divan. »

Burn out, angoisses face à une situation de l'emploi catastrophique, les dépressions et troubles anxieux explosent. Les petits artisans, commerçants, agriculteurs n'arrivent plus à boucler les fins de mois, à dormir. Ils s'épuisent à la tâche pour nourrir des familles qu'ils délaissent. Bref, la crise s'est invitée à la campagne : « Beaucoup de patients sont au bout du rouleau, ont perdu tous leurs repères, ne savent plus quelle est leur place dans la société, dans leur couple, à la maison. Ils n'ont plus d'argent », observe Jocelyne Poussant. Elle ne demande pas plus d'un euro à certains d'entre eux : « Je ne suis pas un tiroir-caisse. Je m'adapte à la situation économique de chacun. J'oscille entre un et trente euros pour le prix de mes séances. Les journées sont longues et dures, mais j'adore ce que je fais. »

Ce soir, vers 21 heures, la psychanalyste quittera sa petite pièce aux murs ornés de photos, son canapé défraîchi et la table basse sur laquelle trône un cendrier plein à ras bord, pour monter à l'étage retrouver sa famille.

Septembre 2010